

Nous retrouvons Jacques Fray et Mario Braggiotti, les deux émules de Wiener et Doucet qui avaient réussi, on s'en souvient, un ravissant *My Blue Heaven* (G) et qui nous perlent aujourd'hui avec beaucoup de délicatesse et de goût des fragments savoureux de *Funny Face* de Gerschwin (G) que le disque incruste fragment par fragment dans notre mémoire.

Et voici une nouvelle agréable pour les discophiles. La maison Salabert qui, jusqu'ici, s'était un peu spécialisée dans le domaine du disque d'opérette ou de danse résolument populaire, vient de se rallier à l'idéal plus raffiné dont nous nous sommes fait les propagandistes et les commentateurs. Désormais, cette firme éditera sous une étiquette dont l'élegance a été fort remarquée, des œuvres bénéficiant d'un enregistrement spécial d'une remarquable qualité. Il est regrettable que cette initiative arrive trop tard pour nous permettre de faire consacrer ces nouveaux disques dans le referendum de notre *Discothèque Idéale*. Mais il est certain que les connaisseurs ne manqueront pas de s'intéresser à cette nouvelle production dont nous analysons dans notre prochain numéro les premiers spécimens.

EMILE VUILLERMOZ.

Les disques de chant

Dans le n° 10 l'*Édition Musicale Vivante*, en novembre dernier, nous avons rendu compte de l'enregistrement intégral, ou peu s'en faut, qui avait été fait de *Carmen* (C). Le chef-d'œuvre de Bizet bénéficie à nouveau de soins analogues. Voici dix-sept disques (G) qui renferment également dans leur filigrane hélicoïdal, ces échos ibériques, ces reflets d'Espagne, qu'en dépit des prévisions établies par les Zoïles de 1875, les générations suivantes ne se lassèrent point d'admirer, imitées par celles d'aujourd'hui. A ce double signe nous connaissons que sans négliger ses tâches éparpillées, l'édition phonographique n'hésite pas à s'astreindre à des travaux de plus vaste envergure.

Après *Tristan et Isolde* (C), avant *Manon* (C), le microphone a donc réentendu, depuis le prélude jusqu'à l'accord final, la partition de Bizet. Il n'y manque pas grand'chose. Les coupures pratiquées dans la musique sont aussi rares que brèves. Il ne convient guère de s'y attacher. Moralès chante-t-il une réplique de moins qu'il ne devrait ? Ce n'est pas une blessure grave et si don José ne célèbre qu'une fois, au lieu de deux, la bravoure et la galanterie légendaires des dragons d'Alcala, on s'en console volontiers.

L'ablation du deuxième couplet d'Escamillo : « Tout d'un coup, on fait silence... » paraît plus sensible. La carrure accentuée de cette marche, issue d'un boléro jugé insuffisamment marquant, les notes favorables à la voix du baryton et qui ne laissent pas trop soupçonner derrière leur ampleur la maladresse insigne de la prosodie, et même certaine vulgarité rythmique, ont rendu fort populaire ce passage que les interprètes se voient la

plupart du temps redemander. Passer de ce bis accoutumé à l'omission pure et simple, paraît inopportun.

Quant au texte parlé, qui sépare les uns des autres les vingt-sept morceaux de l'opéra de Bizet, et mêle la comédie avec le chant dans l'ouvrage, selon les plus formelles traditions de l'opéra-comique, il n'a pas été enregistré. Ceci pour éviter sans doute une augmentation onéreuse pour l'acheteur du nombre des disques, à moins que ce ne soit seulement dans le but d'épargner aux virtuoses du larynx la tâche assez ingrate d'exercer par surcroît le métier de comédien. Mais, au théâtre, ne sont-ils

Pathé

(Cliché Rosen)



EDMÉE FAVART

pas soumis à ces exigences ? Quant à l'autre question, elle ne prévaut point contre l'intérêt artistique.

En dépit de cette décision, le nouvel enregistrement de *Carmen* est des plus réussis. L'orchestre, sous la direction de Piero Coppola, montre toute l'intelligence rythmique, l'ardeur nerveuse et souple dont « ces hispanismes » d'un musicien français ne sauraient se passer. Les mouvements, sauf pour la conclusion orchestrale du troisième acte, semblent toujours justes sans rigueur, ni paresse.

La distribution est excellente : la voix large et la diction solide de Mlle Pérelli font bien vivre l'héroïne de Mérimée, vue par Meilhac et Halévy sans le secours de la mise en scène. La cire a été plus infidèle au talent de Mlle Yvonne Brothier dont on retrouve, en l'espèce, les qualités mais amoindries. José de Trévi donne de don José une image attrayante et diverse où se retrouvent avec le même bonheur la douceur nécessaire en face de Micaëla, au premier acte, avant le péché, et la vaillance indispensable aux expressions violentes qui abondent dans le drame par la suite. Il campe un personnage très en dehors, auquel sa voix brillante assure beaucoup de relief. Musy grave d'un burin solide dans un métal sonore résistant et d'une façon quelque peu laborieuse les répliques d'Escamillo. Les petits rôles sont fort consciencieusement chantés. Quant à Rousseau, il a réussi à chanter la phrase de Moralès, au début du premier acte, avec une aisance parfaite.